



**HAL**  
open science

## Le mobilier liturgique en pierre du groupe épiscopal de Mariana (Corse)

Anne Flammin, Daniel Istria

► **To cite this version:**

Anne Flammin, Daniel Istria. Le mobilier liturgique en pierre du groupe épiscopal de Mariana (Corse). Hortus artium medievalium: Journal of the International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages, 2021, 27, pp.12-24. 10.1484/J.HAM.5.131658 . halshs-03913565

**HAL Id: halshs-03913565**

**<https://shs.hal.science/halshs-03913565>**

Submitted on 17 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE MOBILIER LITURGIQUE EN PIERRE DU GROUPE ÈPISCOPAL DE MARIANA (CORSE)

ANNE FLAMMIN ET DANIEL ISTRIA

UDC: 726:27-523.42(449.45)"04"  
27-526.1

Original scientific paper

Manuscript received: 27. 12. 2020.

Revised manuscript accepted: 12. 02. 2021.

DOI: 10.1484/J.HAM.5.131658

A. Flammin

CNRS Umr 5138, Arar

5-7 rue raulin 69365 Lyon cedex 07, France

D. Istria

CNRS, Aix Marseille Université, LA3M, Aix-en-Provence, France

5, rue du Château de l'Horloge BP 647 - 13094 Aix-en-Provence Cedex 2, France

*A complete review of the Early Christian episcopal complex of Mariana, seat of the only bishopric of Corsica in the 5th century, was carried out between 2015 and 2018. As part of this research, the lapidary furniture of the liturgical arrangements of the basilica and its baptistery was confronted with the renewed archaeological data. The liturgical sculpture attached to the basilica consists of an altar table, probable pillars of a chancel screen and fragments of thin openwork slabs; as for the baptistery, a beautiful octagonal ciborium covered the piscina and a new graphic restoration is proposed here. The study is based on an accurate survey of each sculpted piece, a morphological analysis of the blocks, an iconographic and stylistic study of the ornamental repertoire and a petrographic examination of the materials.*

*Key words: Mariana, Corsica, Early Christian episcopal complex, Liturgical sculpted furniture, Altar, Chancel screen, Baptismal ciborium*

Le groupe épiscopal de la cité abandonnée de Mariana a été fouillé au début des années 1960 par Geneviève Moracchini-Mazel<sup>1</sup>, puis entre 2000 et 2005 sous la direction de Philippe Pergola<sup>2</sup> (fig. 1). Dans le cadre de ces opérations, la basilique avec son vestibule, le baptistère monumental et trois salles annexes ont été complètement dégagés et les sols fouillés presque en totalité (fig. 2 et fig. 3). Un réexamen complet de l'ensemble a été réalisé entre 2015 et 2018 dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche. Les structures mises au jour anciennement ont été relevées et ont fait l'objet d'une lecture stratigraphique systématique. Le mobilier archéologique a été étudié. Les enduits et mortiers ont été analysés ainsi que les charbons de bois et les coquillages prélevés dans les maçonneries et lors de la dépose des tapis de mosaïque. Cette nouvelle approche a permis de mieux comprendre le plan du complexe et son évolution. Une nouvelle chronologie a pu également être proposée<sup>3</sup>.

Dans le cadre de cette recherche, l'étude du mobilier lapidaire des aménagements liturgiques de la basilique et de son baptistère a été reprise pour être confrontée aux données archéologiques renouvelées. Elle s'appuie sur un relevé précis de chaque pièce sculptée, une analyse morphologique des blocs, une étude du répertoire ornemental et un examen pétrographique des matériaux.

Mariana est une colonie romaine fondée par Caius Marius vers les années 100-90 av. J.-C. dans le nord-est de la Corse. La ville, d'une superficie d'une dizaine d'hectares, est construite *ex nihilo* sur un plan régulier. Au V<sup>e</sup> siècle elle est le siège de l'unique évêché de Corse. Le groupe épiscopal est implanté en limite sud de l'agglomération, en bordure du *decumanus* le plus méridional de la ville et à l'emplacement d'une luxueuse habitation (*domus*) dont les murs ont été

méthodiquement arasés et les sols couverts d'un remblai de 0,40 m d'épaisseur constitué de matériaux divers, destiné à surélever et régulariser le terrain. Il est constitué d'une basilique d'une longueur de 25,19 m et d'une largeur de 16,33 m, avec trois vaisseaux séparés par deux alignements de huit colonnes de granite reposant sur des bases de marbre et supportant des chapiteaux de style ionique également en marbre blanc (fig. 2). On accède à l'intérieur de l'édifice par l'intermédiaire d'un vestibule et par trois portes ouvrant dans le mur occidental. L'abside, semi-circulaire et orientée, comporte une ouverture au nord et au sud. Cette dernière permet la communication avec le baptistère. Le *presbyterium* est constitué d'un banc presbytéral libre placé dans l'abside ainsi que d'une estrade mosaïquée surélevée de 0,55 m en moyenne supportant l'autel et précédée vers l'ouest par un long couloir.

Le baptistère, situé au sud-est de la basilique, est un édifice de plan cruciforme de 6,50 m de côté (fig. 3). À l'intérieur, le long des murs orientaux, une banquettes et des bases de colonnes sont le souvenir d'un décor architectural plaqué, constitué de colonnes de granite reposant sur des bases de marbre et probablement surmontées d'arcatures en briques. Au centre de l'édifice a été aménagée une cuve baptismale octogonale dont les côtés d'environ 0,50 m de longueur sont alternativement rectilignes et concaves.

Les remblais déposés sur la *domus* antérieure, arasée au début du chantier de construction, sont couverts d'un sol de mortier dans la nef de la basilique et son abside ainsi que de mosaïques polychromes dans le *presbyterium* et le baptistère. L'étude archéologique a montré que les artisans chargés de l'édification et de la décoration ont mis en œuvre les mêmes matériaux et les mêmes techniques dans les deux bâtiments. D'après A.A. Malek et S. Delbarre-Bärtschi, les

<sup>1</sup> G. MORACCHINI-MAZEL, *Les monuments paléochrétiens de la Corse*, Paris, 1967.

<sup>2</sup> Ph. PERGOLA (dir.), *Mariana et la vallée du Golo, Actes du colloque international de Bastia-Lucciana, 10-16 septembre 2004*, (Patrimoine d'une île / Patrimoniu isulanu, 3 et 4), Ajaccio, 2013.

<sup>3</sup> D. ISTRIA (dir.) et al., *Mariana : les édifices de culte chrétiens du V<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, (Collection de l'École française de Rome, 574), Rome, 2020.



Fig. 1. Mariana (Corse), vue aérienne du groupe épiscopal. © Ville de Lucciana

mosaïques semblent avoir été réalisées par une même équipe durant cette première phase de construction. Les thèmes qui y sont abordés sont complémentaires et paraissent donc découler d'un unique projet. Par conséquent, ces constats permettent de penser que les deux édifices sont contemporains et qu'ils ont été réalisés par les mêmes équipes de bâtisseurs et de mosaïstes.

L'étude des monnaies et des céramiques découvertes en stratigraphie, ainsi que les datations par le radiocarbone de charbons de bois conservés dans les mortiers et d'une coquille d'huître abandonnée sous le sol de mosaïque du baptistère avant sa mise en place, permettent de dater cet ensemble monumental des premières décennies du V<sup>e</sup> siècle, probablement entre les années 410 et 430.

## LE MOBILIER LITURGIQUE RATTACHÉ À LA BASILIQUE

### L'autel

Dans la basilique, le *presbyterium* comportait un podium mosaïqué surélevé supportant l'autel table positionné un peu en avant de la corde de l'abside (fig. 2). Sur la plate-forme, l'autel peut être précisément localisé grâce aux limites du tapis de mosaïque qui dessinent un rectangle d'1,90 m de long sur 0,90 m de large. Huit fragments de marbre, retrouvés en position secondaire à l'intérieur de la basilique, appartiennent probablement au socle de cette table. Parmi le mobilier lapidaire conservé, quatre petites bases en marbre de 0,095 m de hauteur et dont le lit d'attente est destiné à recevoir une petite colonne de 0,125 m de diamètre



Fig. 2. Mariana (Corse), plan de la basilique et du baptistère. DAO D. Istria



Fig. 3. Mariana (Corse), vue zénithale du baptistère (photo D. Istria) et vue générale de la mosaïque (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)

maximum, peuvent être rattachées à la table (fig. 4). Quatre fûts lisses et un fût cannelé, dont les dimensions sont parfaitement compatibles avec ces bases, pourraient également leur être associés. Aucun chapiteau de taille réduite n'est en revanche susceptible de compléter cet ensemble.

#### Des piliers de chancel (?)

Les longs côtés nord et sud du podium sont soulignés par un gradin de 0,25 m de large situé à 0,17 m sous le sol de l'estrade et à environ 0,40 m au-dessus du sol de la nef. Ces deux gradins, recouverts d'un mortier jaune à la surface irrégulière, sont probablement des sablières pour supporter un chancel<sup>4</sup>. Deux fragments de piliers en marbre

décorés, issus des fouilles, pourraient être rattachés à cette barrière (fig. 5). Le plus grand est conservé sur 0,33 m de hauteur et 0,09 m de large. Il présente une face arrière mal dégrossie de 0,07 m de large légèrement oblique et une face avant arrondie où se trouve un décor incomplet exécuté en bas-relief. Il s'agit d'une succession de feuilles recourbées à la nervure centrale évidée avec, au sommet, une dernière feuille qui s'ourle sur elle-même. Sur deux faces latérales, une mortaise de 0,025 m de large et 0,015 m de profondeur au profil en léger biseau était destinée à l'emboîtement de deux plaques dans le pilier. Un second fragment plus petit (0,16 m de haut), dont le décor a disparu, pourrait appartenir au même ensemble. La présence, au sommet de l'un d'entre eux, des vestiges d'une petite sphère sommitale ou

<sup>4</sup> Il ne peut d'agir de marches compte tenu de leur hauteur trop importante par rapport au sol.

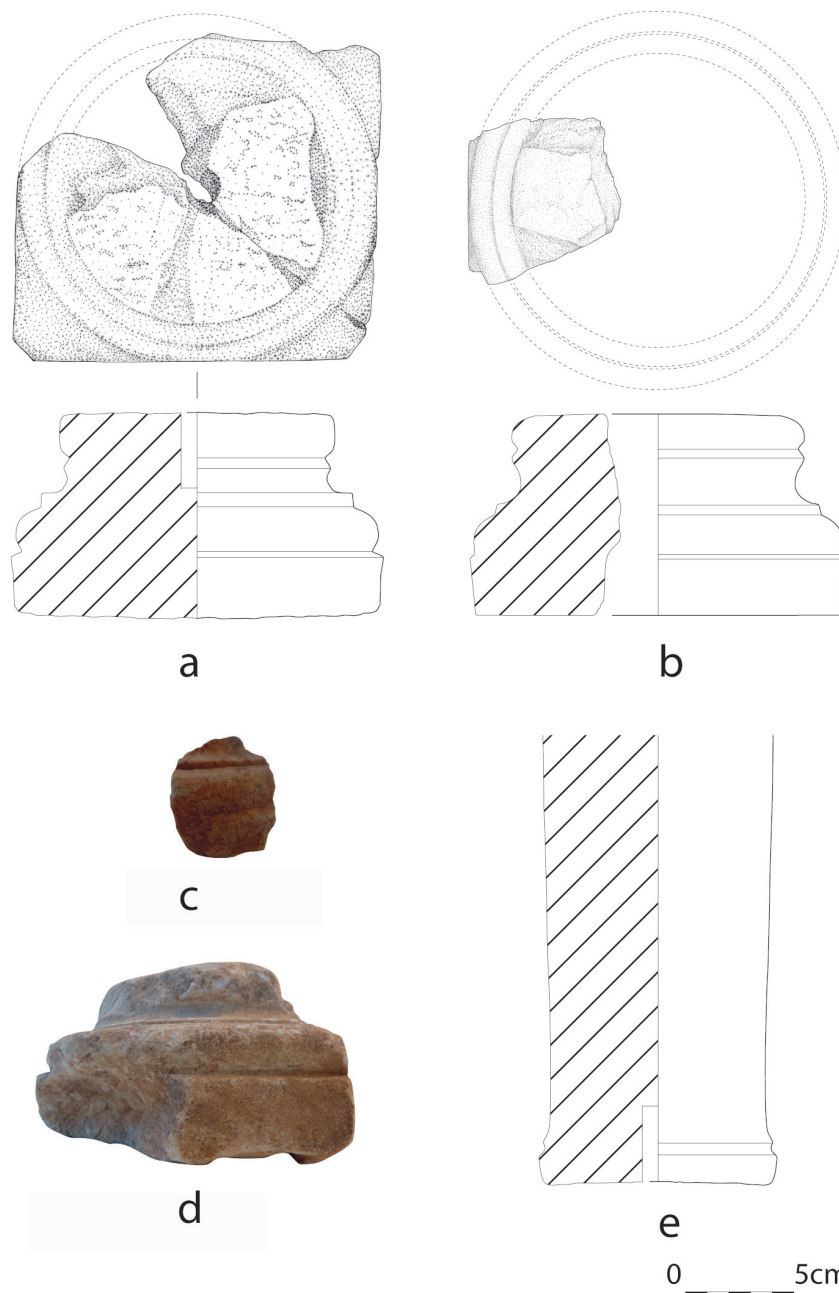


Fig. 4. Mariana (Corse), bases et fûts de colonnettes. Dessin M.-N. Baudrand et photo A. Flammin

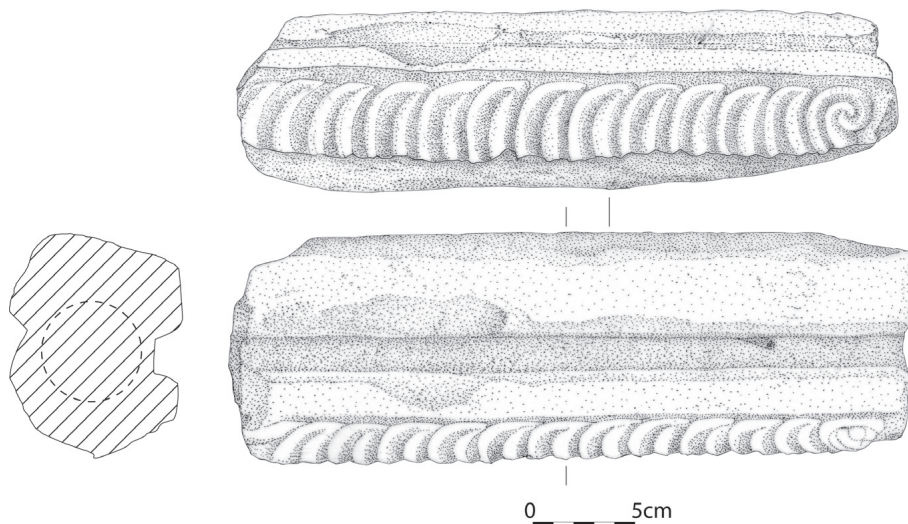


Fig. 5. Mariana (Corse), piliers de chancel. Dessin M.-N. Baudrand.

d'une pomme de pin, comme il est courant de trouver sur ce type de mobilier, plaide en faveur d'une barrière. Mais, compte tenu de leurs modestes dimensions et de la faible épaisseur des plaques associées (seulement 0,025 m), on ne peut totalement exclure leur appartenance à d'autres installations liturgiques du complexe de Mariana<sup>5</sup>.

Plus à l'ouest, dans la basilique, un long couloir axial était limité par deux murets de 0,65 à 0,70 m de large, conservés en élévation sur une ou deux assises de galets, de moellons, de fragments de briques ou de tuiles liés à la terre et recouverts d'un enduit de chaux blanc. Ce couloir de type solea mesurait plus de 7,50 m de long et 1,40 m de large à l'est pour 1,55 m à l'ouest, et reliait le centre du *quadratum populi* au *presbyterium*.

<sup>5</sup> La grande majorité des plaques de chancel ont en effet une épaisseur plutôt proche de 0,10 m d'épaisseur.

### Des éléments de plaques ajourées

Vingt-six fragments de plaques ajourées ont été retrouvés, pour partie, au fond d'un puits à l'est de la basilique et, pour l'autre, aux alentours du complexe. Le recollage entre deux fragments issus de deux endroits distincts démontre que leur lieu de trouvaille sur le site n'est pas significatif. Ces

plaques ont pu appartenir soit aux installations liturgiques de la basilique soit à celles du baptistère (fig. 6). Certains fragments pourraient être en marbre alors que d'autres, sur la base du seul examen visuel, sont taillés dans un autre matériau, un calcschiste de couleur verte semblable aux roches locales. Ils sont peu épais, entre 0,015 et 0,025 m et jusqu'à 0,04 m dans quelques cas. Ces variations semblent signaler



Fig. 6. Mariana (Corse), fragments de plaques ajourées. Photo A. Flammin.



Fig. 7. Sarcophage dit de « la chasse de Méléagre » conservé au musée Saint-Raymond de Toulouse, d'après M. Durliat, C. Deroo et M. Scelles.



Fig. 8. Sarcophage de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux, d'après L. Valensi.

l'existence non pas d'une mais de plusieurs plaques qui ne peuvent malheureusement pas être restituées dans leur intégralité. L'examen des fragments conservant des angles indique qu'elles étaient rectangulaires ou carrées avec des bordures plates<sup>6</sup>. Une seule face est décorée dans un relief semi-méplat ou gravé de motifs ajourés<sup>7</sup>. Il s'agit surtout d'ornements végétaux (avec essentiellement des feuilles de vigne, des ceps et des grappes de raisin)<sup>8</sup> mais aussi de motifs architectoniques comme l'illustre un fragment de pilastre avec des cannelures rudentées (fig. 6.15). Un unique élément montre un fragment d'anneau décoré d'une alternance de losanges et de deux petits triangles opposés qui n'est pas sans rappeler les médaillons ornés de gemmes entourant un chrisme ou une croix (fig. 6.20)<sup>9</sup>. C'est au répertoire de la sculpture des sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule entre la fin du IV<sup>e</sup> et la fin du Ve siècle qu'appartiennent les comparaisons les plus nombreuses avec les motifs de ces plaques<sup>10</sup>. La vigne est en effet un thème de prédilection de cette sculpture funéraire, tout comme les chrismes en position centrale ou bien encore les pilastres figurant sur les deux côtés opposés des cuves, par exemple sur le tombeau dit de

« la chasse de Méléagre » conservé au musée Saint-Raymond de Toulouse (fig. 7)<sup>11</sup> ou sur un sarcophage de Bordeaux dans la crypte Saint-Seurin (fig. 8)<sup>12</sup>.

La destination de ces plaques n'est pas assurée et, compte tenu de leur faible épaisseur, il semble peu crédible de les interpréter comme des plaques de chancel, à moins qu'elles n'aient été inscrites dans un cadre de barrière plus épais (ce que ne laissent néanmoins pas paraître les éléments de bordure conservés) (fig. 6.16-19). Certains fragments de plaques, dont l'épaisseur est égale ou inférieure à 0,025 m, pourraient cependant être associés aux deux piliers présentés plus haut. Dans le domaine de la sculpture ravennate, les transennes – comme celle de saint Vital conservée au musée national de Ravenne, datée de la 2<sup>e</sup> moitié du VI<sup>e</sup> siècle – comportent des parties décorées et ajourées d'épaisseur similaire mais leur cadre est en revanche beaucoup plus large que ceux des plaques corses<sup>13</sup>. Ces transennes sont ornées d'un décor géométrique ou végétal avec des feuilles associées à des lignes entrelacées, mêlées à des oiseaux ou des croix. Le thème de la vigne est également présent comme l'illustre la plaque de l'église Saint-Apollinaire le Neuf, datée du 3<sup>e</sup> quart du

<sup>6</sup> Neuf fragments comportent des parties correspondant sans aucun doute à la bordure ou au cadre d'une plaque. Deux ensembles pourraient se distinguer à partir de la largeur des bordures : le premier comprenant trois plaques en marbre aux cadres assez larges (entre 0,07 et 0,13 m) sans décor associé et le second regrouperait toutes les autres dont les bordures ont une largeur n'excédant pas 0,045 ou 0,06 m et qui sont associées à un décor de feuilles de vigne. Un angle de pièce conservé permet de restituer une plaque cernée par deux cadres de largeur différente : l'un de 0,06 m et l'autre de 0,05 m. La longueur minimale d'une plaque est égale à 0,225 m.

<sup>7</sup> Le revers des plaques est juste dégrossi.

<sup>8</sup> Ces feuilles n'ont pas toutes le même traitement ni la même forme. Certaines ont des lobes avec des nervures principales uniquement marquées d'un trait en biseau. D'autres ont des lobes aux nervures palmées plus complexes également marquées par un trait gravé et sur les dernières enfin, certaines nervures sont signalées par un fin bourrelet qui se termine en pointe. Ce même traitement se retrouve sur les feuilles de lierre ou sur les rosaces du décor des architraves du *ciborium* du baptistère.

<sup>9</sup> Notons également que G. Moracchini-Mazel indique que deux fragments présentant une inscription incomplète auraient été réemployés dans ces plaques ajourées. Nous ne les avons malheureusement pas retrouvés : G. MORACCHINI-MAZEL, *op. cit.* (n. 1), p. 62, fig. 77.

<sup>10</sup> La grande majorité des chercheurs s'accordent en effet sur cette datation. Sur la question de la datation de ces sarcophages : *Les sarcophages d'Aquitaine*, in *Antiquité tardive*, 1, 1993. Voir aussi : D. CAZES, *Les sarcophages paléochrétiens sculptés en marbre de Toulouse et la nécropole de Saint-Sernin*, in *Stucs et décors sculptés de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge (du Ve au XIIe siècle)*, Actes du colloque international tenu à Poitiers du 16 au 19 septembre 2004, Ch. Sapin (dir.), Turnhout, Brepols, 2006 (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 10), p. 93-101.

<sup>11</sup> M. DURLIAT, C. DEROO, M. SCELLES, *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le Haut Moyen Âge (IVe-Xe siècles)*, IV. Haute-Garonne, Paris, 1987, n°157a, b, c, p. 113-115.

<sup>12</sup> L. VALENSI, *De l'art romain à l'art roman*, in *Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*, Bordeaux, 1976, p. 33, n°22.

<sup>13</sup> P. Angiolini Martinelli présente, dans le corpus dédié à la sculpture paléochrétienne byzantine et haut-médiévale de Ravenne, des transennes qui ont un cadre d'une épaisseur de 0,06 à 0,13 m et une partie interne ornée beaucoup moins épaisse : entre 0,02 et 0,03 m. Ses dimensions sont les suivantes : 0,83 m de hauteur, 1,49 m de longueur, 0,06 m de large pour la plaque et 0,02 m pour le décor ajouré au centre. Ces transennes sont ornées d'un décor géométrique ou végétal avec des feuilles associées à des lignes entrelacées, mêlées à des oiseaux ou des croix. Le thème de la vigne est présent, comme l'illustre la plaque de l'église Saint-Apollinaire le Neuf, datée du 3<sup>e</sup> quart du VI<sup>e</sup> siècle où il encadre la représentation de la croix entourée par deux oiseaux affrontés. P. ANGIOLINI MARTINELLI, *Altari, amboni, cibori, plutei con figure di animali e con intrecci, transenne e frammenti vari*, in *Corpus della scultura paleocristiana, bizantina ed altomedioevale di Ravenna*, Bovini G. (dir.), Rome, 1968, p. 73, n°124.

VI<sup>e</sup> siècle où il encadre une croix entourée par deux oiseaux affrontés<sup>14</sup>. Les plaques de Mariana ont pu habiller, et c'est peut-être leur destination la plus vraisemblable, un massif d'autel, à l'image de celles, vraisemblablement plus tardives (milieu VI<sup>e</sup> s.), découvertes dans la basilique sud de Sidi Jdidi en Tunisie (fig. 9). De même épaisseur que les plaques de Mariana, elles sont décorées sur une face de motifs géométriques, de rosaces et de croix centrales entre lesquels on retrouve les mêmes petites perforations triangulaires ajourées. La faible hauteur restituée (0,52 m à 0,60 m) et la minceur des plaques tunisiennes (entre 0,01 à 0,05 m) ne permettent pas de les interpréter comme des dalles de chancel. Les archéologues ont pensé qu'il s'agissait plutôt de plaques ornant le massif de maçonnerie supportant l'autel<sup>15</sup>. À Mariana, ce mobilier liturgique était peut-être placé à l'intérieur du baptistère, d'autant que l'étroite parenté de son décor, tant d'un point de vue formel qu'iconographique, avec celui du *ciborium* placé au-dessus de la cuve baptismale (que l'on étudiera plus loin) ne contredirait pas cette hypothèse. Son rattachement à la basilique toute proche ne peut néanmoins pas être écarté<sup>16</sup>.

## LE BAPTISTÈRE

### Le ciborium

Une trentaine de fragments, retrouvés principalement employés dans les maçonneries de la cathédrale carolingienne, ont été rattachés, dès 1967, par l'archéologue G. Moracchini-Mazel au *ciborium* placé au-dessus de la cuve baptismale<sup>17</sup>. En 1981, dans un autre article en collaboration avec M.-J. Volelli, elle présente une restitution graphique du *ciborium* et de son décor<sup>18</sup>. Toutes deux proposent de dater le *ciborium* de Mariana de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. En 1984, puis en 2004, Ph. Pergola et R. Coroneo placent plutôt cette sculpture aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles<sup>19</sup>. La récente étude archéologique a montré que la cuve baptismale a subi au moins trois

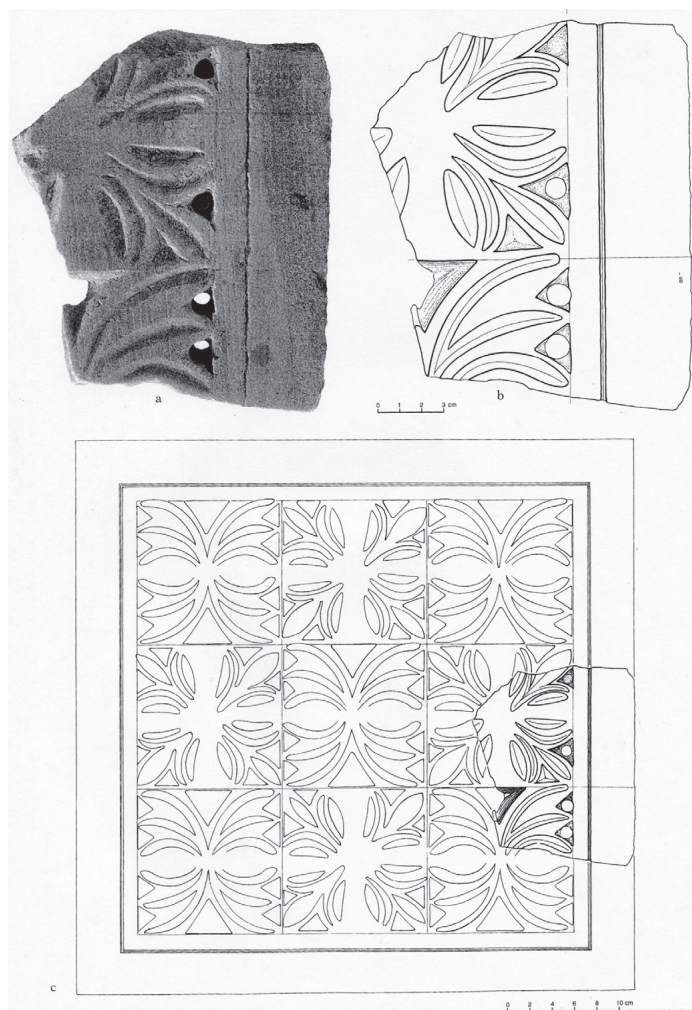


Fig. 9. Plaque ajourée de la basilique sud de Sidi Jdidi (Tunisie), d'après A. A. Ben Abed-Ben Khader, M. Fixot, M. Bonifay, S. Roucole.

remaniements (fig. 3). Le *ciborium* est dorénavant rattaché à l'état 1, placé vers les années 410-430.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 73, n°132.

<sup>15</sup> A. BEN ABED-BEN KHADER, M. FIXOT, M. BONIFAY, S. ROUCOLE, *Sidi Jdidi I. La basilique sud*, (Collection de l'École Française de Rome, 339), Rome, 2004, p. 157-197. On pense aussi à ces autels-caisses décrits par Pascale Chevalier où la table repose sur un caisson pouvant refermer les reliques, comme dans l'exemple de Povlja en Croatie. Quelques fragments de transennes, une *mensa* de marbre mouluré et des restes de supports ont en effet pu appartenir à un autel-caisse à quatre colonnettes d'angle avec une *fenestella confessionis* ajourée en façade : P. CHEVALIER, *Salona II. Recherches archéologiques franco-croates à Salone. Ecclesiae dalmatiae. L'architecture paléochrétienne de la province romaine de Dalmatie (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> S.) [En dehors de la capitale, Salona]*, (Publications de l'École française de Rome 194-2), T. 2, Rome, 1995, p. 147.

<sup>16</sup> Les plaques ayant une épaisseur de 0,025 m pourraient aussi venir s'encastrent dans les piliers étudiés plus haut. Ces piliers ont néanmoins plutôt été rattachés aux barrières du *presbyterium* de la basilique qu'à son autel.

<sup>17</sup> En 1967, G. Moracchini-Mazel rapporte brièvement les circonstances de découverte six années plus tôt, sur le site de Mariana, d'une trentaine de blocs sculptés. G. MORACCHINI-MAZEL, *op. cit.* (n. 1), p. 58-62.

<sup>18</sup> En 1981, dans un autre article paru dans les Cahiers Corsica, en collaboration avec M.-J. Volelli, G. Moracchini-Mazel propose une restitution graphique du *ciborium* et de son décor. Elle s'appuie sur la réalisation en plâtre grandeur nature du *ciborium* par R. Boinard, maçon et sculpteur. G. MORACCHINI-MAZEL, M.-J. VOLELLI, *Le décor sculpté du baptistère paléochrétien*, in *Cahiers Corsica*, 92, 1981, p. 3-20. M.-J. Volelli développe une lecture iconographique et iconologique des motifs figuratifs du *ciborium* et notamment du chrisme qu'elle compare à d'autres décors de ce type sur des objets métalliques ou marmorés du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>19</sup> En 1984, Ph. Pergola place ces fragments entre le milieu du VII<sup>e</sup> et le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque d'une reconstruction probable de la basilique, dans le cadre de la présence lombarde en Corse. Il relève également des différences formelles dans la sculpture et propose de voir dans ces pièces sculptées des productions orientales du VI<sup>e</sup> siècle réutilisées en partie au IX<sup>e</sup> siècle : Ph. PERGOLA, *Considérations nouvelles sur les mosaïques et les sculptures du complexe paléochrétien de Mariana*, in *Actes du Xe Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Thessalonique, 1980*, Thessalonique-Cité du Vatican, 1984, p. 406-408. Ph. PERGOLA, *Materiali per una topografia della Corsica in età paleocristiana ed altomedioevale, tesi di laurea in Archeologia cristiana (relatore Pasquale Testini, correlatore Letizia Pani Ermini)*, Università di Roma « La Sapienza », a.a., 1978-1979, p. 128-129. Au colloque de 2004 tenu à Bastia, R. Coroneo reprend l'étude de ce mobilier sans l'avoir vu dans son intégralité et attribue à un sculpteur de la Gaule méridionale des VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles la réalisation de ce *ciborium* : R. CORONEO, *Frammenti scultorei altomedioevali del complesso episcopale di Mariana (Lucciana, Corsica)*, in Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo, Actes du colloque international de Bastia-Lucciana, 10-16 septembre 2004*, (Patrimoine d'une île / Patrimoni u isulanu, 3 et 4), Ajaccio, 2013, p. 163-170. Ajoutons qu'en 1995, Noël Duval, avait largement repris les résultats de la chercheuse corse en notant que leur appartenance à l'époque paléochrétienne était possible mais qu'il était difficile de trancher entre une date haute et le V<sup>e</sup> ou le VI<sup>e</sup> siècle : N. DUVAL, *La Corse, Les premiers monuments chrétiens de la France, 1. Sud-Est et Corse*, Paris, 1995, p. 354.



Parmi les fragments, vingt-six appartiennent à des architraves de plan parallélépipédique et aux extrémités taillées en biseau. Aucune n'est parvenue entière mais il est toutefois possible de restituer différentes longueurs (entre 0,90 et 1,05 m) pour une hauteur de 0,17 à 0,20 m. Trois faces sont travaillées et la face sommitale est juste épannelée.

### Le système d'assemblage

Au sommet de certains blocs sont encore conservés les vestiges du système d'attache des architraves entre elles et des

rainures destinées à la toiture du *ciborium*. Rarement préservés et surtout peu décrits dans les études consacrées aux *ciboria*, ces éléments nous renseignent pourtant sur le mode de construction de ces structures, mal connu notamment pour les périodes anciennes (avant l'époque carolingienne). Beaucoup d'auteurs se sont en effet intéressés au décor plutôt qu'au mode d'assemblage des blocs des installations liturgiques et peu de relevés, nécessaires à l'analyse, ont été réalisés. Nous avons la chance de nous appuyer sur le relevé systématique des blocs du mobilier liturgique de Mariana effectué par la dessinatrice Marie-Noëlle Baudrand (cf fig. 10).

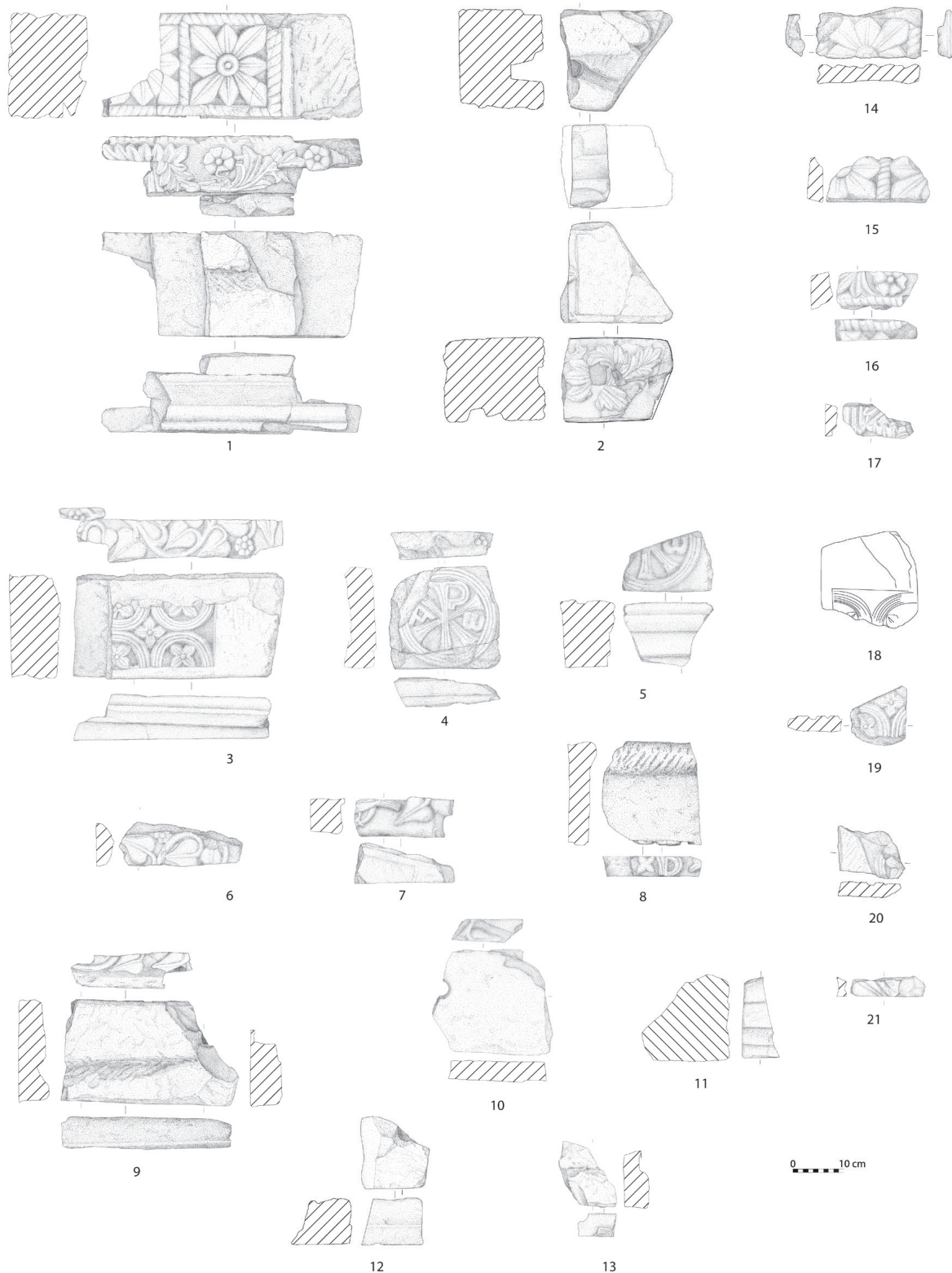


Fig. 10. Mariana (Corse), fragments d'architraves du ciborium. Dessin M.-N. Baudrand



Fig. 11. Mariana (Corse), fragments d'architrave du ciborium. Photo A. Flammin

Sept fragments d'architraves conservent aux deux extrémités du soffite une surface plane destinée à reposer sur le lit d'attente d'un chapiteau auquel ils étaient certainement liés par une simple couche de mortier (fig. 10.1, 10.3). Certains des blocs présentent, à leur sommet et au centre de leur extrémité biseautée, des trous permettant à des agrafes de les maintenir ensemble et d'assurer la cohésion de la structure entière<sup>20</sup>. L'un d'entre eux présente encore le métal ferreux entouré de plomb (fig. 12.1). Une rainure, de 0,07 m de large et de quelques centimètres de profondeur, a également été creusée à l'aide d'un pic sur le lit d'attente. Elle est placée

à environ 0,02-0,03 m du bord intérieur et semble correspondre aux engravures destinées à l'installation de sablières en bois pour supporter huit pannes obliques sur lesquelles reposait probablement une toiture en bois (fig. 12.2, 12" S.3)<sup>21</sup>.

#### Le décor des architraves

Les architraves étaient ornées, sur la face avant et sur le soffite, d'un décor en bas-relief avec des motifs végétaux, géométriques, zoomorphes ou symboliques. La face arrière offrait le même profil de moulures (fig. 10.1, 10.3, 10.5, 10.11

<sup>20</sup> Dans les *ciboria* croates des Ve-VIe siècles, des agrafes identiques en fer plombées reliaient parfois les côtés à leurs angles comme le montre le relevé du *ciborium* baptismal de Lovrečina d'après D. Domančić : P. CHEVALIER, *op. cit.* (n.15), p. 178 et p. 180, fig. 1. Pavuša Vežić et Milenko LONČAR, dans leur ouvrage sur les *ciboria* d'Istrie et de Dalmatie, mentionnent aussi l'existence, dans l'assemblage d'un *ciborium* plus tardif (du IXe siècle) de l'église Sainte-Marie de Bijaći non loin de Trogir (exposé au musée des monuments archéologiques croates de Split), de plaques triangulaires dans les angles au sommet de la « couronne » du *ciborium* pour servir de connexion. Ces éléments, probablement issus de *ciboria* carolingiens, n'ont pas été repérés dans celui de Mariana. P. VEŽIĆ, M. LONČAR, *Hoc Tigmen. Ciboriji ranoga srednjeg vijeka na tlu Istre i Dalmacije*, Zadar, 2009, p. 109. Le même type de pièces est décrit et restitué sur le *ciborium* protobyzantin de Lison à Portogruaro (Italie) par Mara Bonfioli : M. BONFIOLI, *Tre arcate marmoree protobyzantine a Lison di Portogruaro*, Rome, 1979, fig. 62 et fig. 65.

<sup>21</sup> Le *ciborium* de Mariana présentait donc très certainement un couverture en bois et non en pierre comme dans les nombreux exemples croates plus tardifs. Ces derniers présentent en effet des toits composés de pannes en pierre qui viennent s'emboîter dans les parties sommitales arrières des panneaux comme dans les exemples proposés par : P. VEŽIĆ, *Ciboriji ranoga srednjeg vijeka u Kotoru*, in *Prilozi povijesti umjetnosti u Dalmaciji* 39, br. 1, 2005, p.

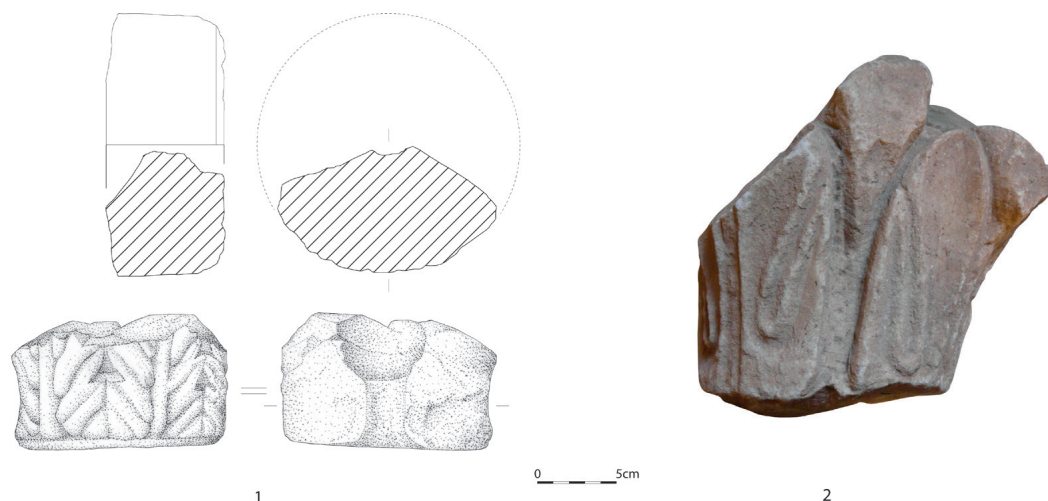


Fig. 13. Mariana (Corse), chapiteaux du ciborium. Dessin M.-N. Baudrand et photo A. Flammin

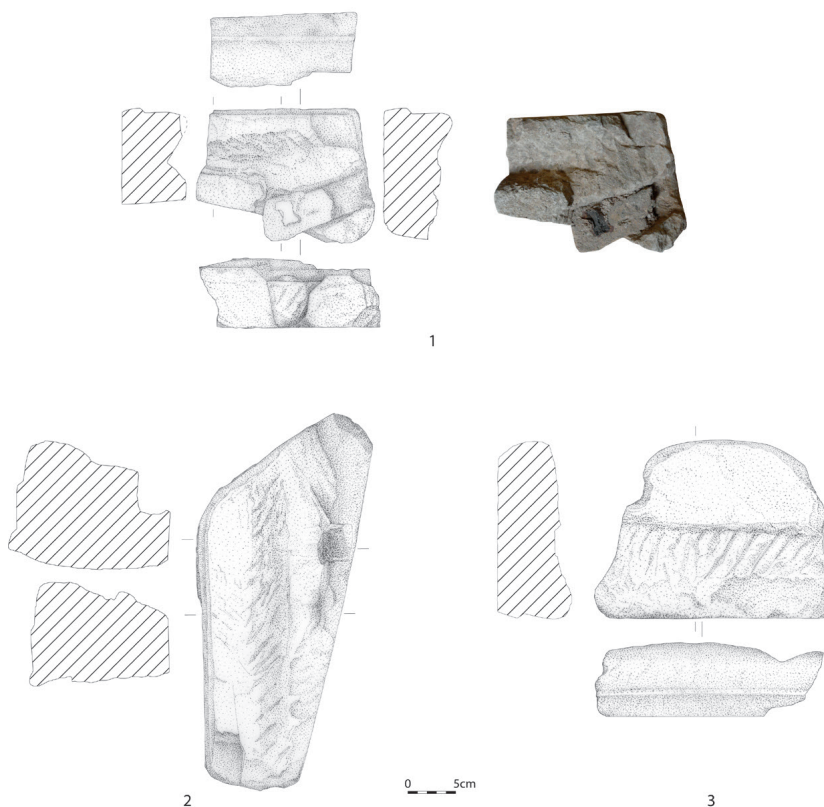


Fig. 12. Mariana (Corse), fragments d'architrave du ciborium avec agrafe plombée et rainure pour la toiture. Dessin M.-N. Baudrand et photo A. Flammin

et fig. 11.3)<sup>22</sup>. L'une des architraves montre un décor de rosaces à huit pétales autour d'un bouton central, inscrite dans un cadre torsadé sur le soffite, tandis que sur la face

91-121 et particulièrement p. 95. Aucune rainure d'emboîtement de ce type n'a été reconnue sur les architraves de Mariana. En Corse, d'autres types de couverture sont attestés comme sur le ciborium de plan carré du baptistère de Linguizetta (sanctuaire Santa Maria) qui aurait possédé une coupole enduite intérieurement et extérieurement : N. DUVAL, *Lucciana, église et baptistère*, in *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 1. Sud-Est et Corse, DUVAL N. (dir.), Paris 1995, p. 341.

<sup>22</sup> Entre deux petites moulures arrondies (de 1,4 cm d'épaisseur) s'interposent trois moulures plates plus hautes (de 3,9 cm environ). La première est droite tandis que les deux autres se rejoignent par une ligne oblique rentrante.

<sup>23</sup> Du premier chapiteau seule la moitié inférieure de la corbeille coupée en deux est conservée mais son volume peut être restitué (fig. 13.1). Ses lits de pose et d'attente peuvent être estimés à 0,16 et 0,20 m de diamètre et sa hauteur à environ 0,20 m. La corbeille est ornée de quatre ou cinq grandes feuilles très stylisées offrant chacune une grande nervure centrale très marquée, née à la base du chapiteau. De part et d'autre de cette nervure se déploient symétriquement des lobes superposés aux nervures évidées en biseau. Les lobes des feuilles contiguës se rejoignent de manière très régulière. Le second chapiteau est mieux conservé même s'il n'est pas complet (fig. 13.2). Son lit de pose fait 0,15 m de diamètre et son lit d'attente peut être estimé à 20-0,25 m ; sa hauteur est égale à 0,18-0,22 m. Son décor consiste en quatre grandes feuilles d'angle à cinq lobes nettement séparés par un bourrelet continu en relief. La nervure centrale se termine par un lobe formant une grosse protubérance ornée de traits gravés qui semble se substituer aux volutes d'angle (?). Entre les quatre feuilles, à mi-hauteur de la corbeille, naît une autre feuille à un seul lobe arrondi au sommet.

avant figurent des gerbes de feuilles associées à de petites fleurs à six pétales rayonnants autour d'un bouton (fig. 10.1 et fig. 11.1). Une autre architrave présente deux lignes opposées de deux demi-cercles renfermant de petites fleurs (fig. 10.3 et fig. 11.3). Ce type de décor est présent sur trois autres petits fragments (fig. 10.18, 10.19, 10.20). Sur la face avant se développe un rinceau de lierre dont les feuilles sont divisées en deux parties égales par une nervure qui se termine en pointe (fig. 10.3, 11.1). Ces mêmes feuilles de lierre ornent cinq autres fragments et, sur l'un d'entre eux, elles sont associées à un oiseau vu de profil (fig. 10.7). Enfin, deux autres blocs montrent au centre du soffite un chrisme inscrit dans un anneau à trois rubans (fig. 11.4, 11.5). Il est accompagné des lettres apocalyptiques alpha (en majuscule) et oméga (en minuscule). L'extrémité terminale de la branche d'une croix a été repérée sur la face avant du bloc, dans l'axe du chrisme (fig. 11.4). L'extrémité d'un rho entouré par deux petites rosaces à quatre pétales est également conservée sur un autre fragment issu d'une collection privée : il devait appartenir à une croix monogrammatique ou à un chrisme très certainement en position centrale (fig. 10.8, fig. 11.8).

## LES CHAPITEAUX

Deux chapiteaux très fragmentaires en marbre, avec un diamètre au lit d'attente de 0,15 et 0,16/0,20 m et une hauteur d'environ 0,20/0,22 m, ont des dimensions qui pourraient s'accorder avec celles des architraves du ciborium (fig. 13)<sup>23</sup>. Ils présentent néanmoins un décor différent :

peut-être étaient-ils associés par paire ? Enfin, deux fûts de colonnes fragmentaires et une base en marbre conservés pourraient avoir soutenu ces chapiteaux<sup>24</sup>.

### HYPOTHÈSE DE RESTITUTION DU CIBORIUM

À partir des dimensions restituées des architraves, on peut déduire, comme G. Moracchini-Mazel l'avait proposé avant nous, le plan de ce ciborium. En tenant compte du plan au sol de la cuve baptismale et des fragments d'architraves conservés, une restitution a été proposée (fig. 14)<sup>25</sup>. Les architraves n'ont pas toutes les mêmes dimensions : quatre d'entre elles sont plus longues et intègrent, à leurs extrémités, l'arête verticale qui correspond aux angles<sup>26</sup>. Ainsi, malgré la différence de longueurs des blocs, les faces externes et internes

des architraves conservent des longueurs égales une fois la structure assemblée et leurs dimensions correspondent aux côtés d'un octogone régulier. L'entrecolonnement sous les petites architraves, où l'on situe un ou deux escaliers d'accès à la cuve baptismale, est large de 0,64 m. Enfin la hauteur totale du ciborium jusqu'au sommet des architraves, peut être estimée à 2 m.

### LA COMPOSITION PAR PAIRE DU DÉCOR DES ARCHITRAVES

Plusieurs indices semblent indiquer que les architraves étaient disposées par paire avec un décor similaire<sup>27</sup>. Il est ainsi fort probable que deux des plus petites architraves possédaient, sur le soffite, un décor de rosaces et, sur la face avant, des feuilles mêlées avec les petites fleurs, tandis que deux

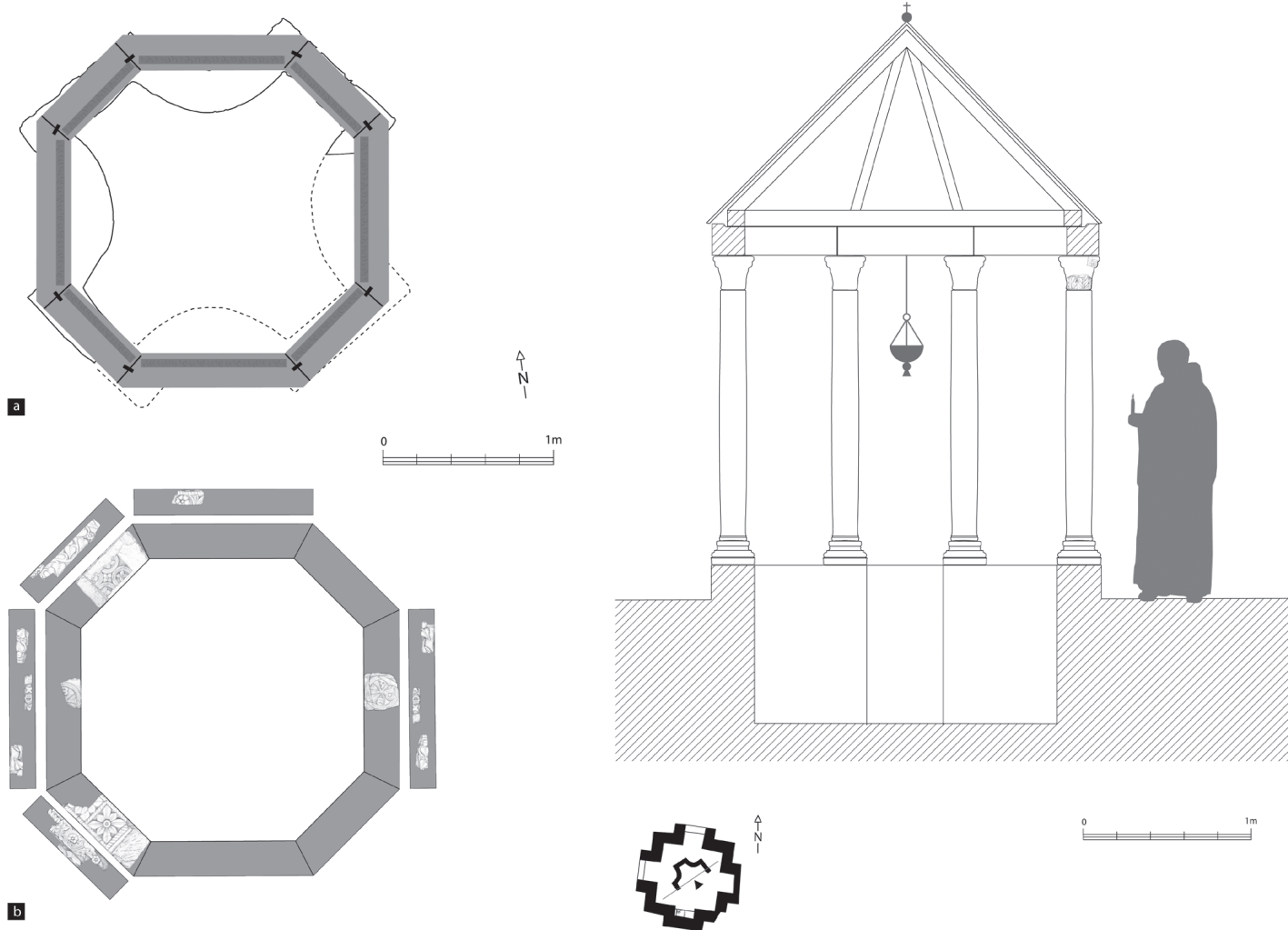


Fig. 14. Mariana (Corse), restitution du ciborium en plan et en élévation. DAO D. Istria d'après G. Charpentier.

<sup>24</sup> Il s'agit des fûts de colonne en marbre qui ont un diamètre de 0,15 à 0,165 m. Une base, au diamètre au lit d'attente de 0,16 m, pourrait compléter l'ensemble.

<sup>25</sup> Ce travail de restitution a été réalisé en collaboration avec Gérard Charpentier, architecte au CNRS (à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée de Lyon). La restitution est fondée sur le tracé d'un octogone régulier dont les côtés sont calculés à partir d'une valeur moyenne des faces des architraves et du tracé de la cuve baptismale. Ce tracé se cale sur les côtés des faces intérieures de la cuve. La disposition des faces latérales jointives des extrémités des architraves conservées montre l'utilisation d'architraves de deux dimensions différentes. Nous disposons les quatre plus courtes au-dessus des faces intérieures droites de la cuve et les plus longues sur les parties arrondies. Les faces des bases et des chapiteaux sont orientées sur l'axe des faces intérieures droites de la cuve, suivant des entraxes calés sur les angles des faces internes de l'octogone restitué. Les points d'appui supportant les extrémités des architraves sont ainsi décalés par rapport au tracé des huit diagonales intérieures de l'octogone qui se croisent au centre du tracé géométrique. Ce dispositif implique alors de modifier la disposition des faces jointives entre les architraves de manière à assurer les appuis à chaque extrémité.

<sup>26</sup> Les plus longues mesuraient environ 1,16 m de longueur sur la face avant, 0,84 m sur la face arrière de longueur et les plus courtes 0,90 m et 0,84 m. Ces dimensions restituées sont différentes de celles fournies par l'archéologue G. Moracchini-Mazel qui restituait 0,82 m de long à l'avant et 0,72 m à l'arrière avec un entrecolonnement de 0,50 à 0,80 m. Après l'arête, se trouve une petite face biseautée correspondant, sur une dizaine de cm, à l'amorce des faces avant des architraves contiguës plus courtes. G. MORACCHINI-MAZEL, *op. cit.* (n. 1), p. 6.

<sup>27</sup> Le décor de feuillage sur la face avant du fragment d'architrave de la fig. 10.1 pourrait être divisé en deux parties identiques et symétriques à partir du centre de la pièce, comme cela est très courant dans la sculpture de cette période. Si c'était le cas, le fragment de la fig. 10.16, avec un décor identique, ne peut



Fig. 15. Sarcophage de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux, d'après P.-A. Février.

autres étaient ornées aux mêmes endroits de demi-cercles avec petites fleurs et d'un rinceau de lierre. Le chrisme se tenait au centre des soffites de deux grandes architraves avec, sur la face avant, une simple croix ou une croix monogrammatique centrée et encadrée des rinceaux de lierre, de fleurs à pétales rayonnants et peut-être d'oiseau (fig. 14). Le décor des soffites des deux dernières architraves reste inconnu mais l'on sait que des feuilles pointues marquées par une arête centrale se trouvaient sur leur face avant.

#### COMPARAISONS ICONOGRAPHIQUES ET STYLISTIQUES

Il n'existe pas ou peu d'élément de comparaison dans le domaine de la sculpture liturgique au *ciborium* de Mariana que ce soit en France métropolitaine ou dans le reste du bassin méditerranéen. Il est vrai qu'en France, à la différence de l'Italie ou de la Croatie, très peu de vestiges de *ciboria* sont conservés. C'est plutôt dans le domaine de la sculpture funéraire, comme pour les plaques précédemment présentées, que les parallèles avec le décor du *ciborium* sont les plus probants<sup>28</sup>. Le répertoire iconographique et le langage de la sculpture (bas-reliefs et détails gravés) des architraves sont en effet très proches de ceux de la sculpture des sarcophages du Sud-ouest, datés entre la fin du IV<sup>e</sup> et la fin du V<sup>e</sup> siècle. G. Moracchini-Mazel et R. Coroneo avaient déjà souligné cette parenté à travers des motifs tels que les feuilles de lierre cordiformes avec une nervure centrale marquée et terminée

en pointe ; le chrisme avec les lettres apocalyptiques, les rosaces à huit pétales inscrites dans un compartiment carré, les gerbes de feuilles et les oiseaux. Les feuilles de lierre cordiformes et pointues sont en effet traitées de la même façon sur les architraves de Mariana et sur les sarcophages du Sud-ouest. Sur un sarcophage de l'église de Martres-Tolosane<sup>29</sup> ou sur les panneaux de sarcophages de Bordeaux dans la crypte de l'église Saint-Seurin (fig. 15)<sup>30</sup>, les tiges de ces feuilles se poursuivent par une même nervure centrale marquée par un petit bourrelet qui divise la feuille en deux parties égales. On pourrait ainsi multiplier les exemples tant ce type de feuille est répandu sur les cuves ou les couvercles des sarcophages du Sud-ouest. Le chrisme accompagné de l'alpha, en lettre majuscule, et de l'oméga, en lettre minuscule, y occupe une position privilégiée : il est toujours au centre des cuves ou des couvercles comme l'est également le chrisme sur le soffite d'au moins deux architraves du *ciborium* de Mariana<sup>31</sup>. La rosace à huit pétales inscrite dans un cadre est également un motif présent dans la sculpture de l'Aquitaine, notamment dans la région toulousaine, comme sur le fragment de cuve provenant du cimetière de Saint-Just de Valcabrère (Haute Garonne)<sup>32</sup> ou sur la plaque (de chancel ?) du site de l'église d'Arnesp à Valentine en Haute-Garonne<sup>33</sup>. Les gerbes de feuilles accompagnées de petites rosaces (avec des lobes pointus aux nervures évidées en biseau ou marquées par un bourrelet), qui se déploient sur la face avant de deux architraves, rappellent des compositions similaires sur les

appartenir qu'à une seconde architrave du même type en raison de la position de son décor. Il existait donc probablement deux architraves avec un décor de feuillage mêlant feuilles et petites fleurs à six pétales autour d'un bouton central sur la face avant et une série de quatre grandes rosaces à huit pétales sur le soffite. Nous possédons plusieurs fragments d'architraves avec le décor de demi-cercles et rosaces à quatre pétales en croix (fig. 10.3, 10.18, 10.19 et 10.20). Trois d'entre eux offrent une partie laissée lisse pour recevoir un chapiteau (fig. 10.3, 10.18 et 10.20) : si l'on suit l'hypothèse d'architraves allant par paire, il y a donc au moins deux pièces avec ce type de décor. Si l'on restitue 3 ou 4 demi-cercles côte à côte, l'architrave a alors les mêmes dimensions que celles aux 2 ou 3 rosaces à huit pétales. À noter que les demi-cercles des blocs des fig. 10.03, 10.19 et 10.20 sont de mêmes dimensions : nous en restituons huit là où G. Moracchini-Mazel en proposait douze.

<sup>28</sup> L'absence de comparaison avec d'autres éléments du mobilier liturgique s'explique sans doute par la perte d'une très grande partie de ce mobilier. Les sarcophages sont, d'une manière générale, plus nombreux à avoir été conservés. Notons cependant que le motif du rinceau de lierre du *ciborium* de Mariana est également présent dans la sculpture du mobilier liturgique, par exemple sur le fragment d'ambon du baptistère de Riez (Alpes de Hautes Provence). Il ne fait pas de doute que l'établissement du corpus français de la sculpture de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, en cours de réalisation, facilitera la recherche de comparaisons. Sur ce corpus : P. CHEVALIER et al, *Le projet de Care-France : dernières avancées et extension de la base de données en ligne au domaine de la sculpture des IV<sup>e</sup>-Xe siècles*, in *Hortus Artium Medievalium*, 24, 2018, p. 8-13.

<sup>29</sup> M. DURLIAT, C. DEROO, M. SCELLES, *op. cit.* (n. 11), p. 61, fig. 31 c-d et 32 a-b.

<sup>30</sup> L. VALENSI, *op. cit.* (n. 12), p. 31, n° 21.

<sup>31</sup> Comme sur cet exemple, un sarcophage de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux avec un chrisme en position centrale sur la cuve et le couvercle P.-A. FEVRIER, *Les sarcophages décorés du Midi*, in *Naissance des Arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, 1991, p. 283, fig. d.

<sup>32</sup> B. CHRISTERN-BRIESENICK, *Repertorium der christlich-antiken sarkophage*, III, Mayence, 2003, n° 564, p. 263.

<sup>33</sup> M. DURLIAT, C. DEROO, M. SCELLES, *op. cit.* (n. 11), n° 241, 243, 245, 246 ; M.-G. COLIN, *Édifices et objets de culte chrétien dans le paysage rural de Novempopulanie (IV<sup>e</sup>-Xe siècles) : recherches d'archéologie et d'histoire*, Thèse de doctorat de sciences de l'Antiquité, Université Toulouse II Le Mirail, 2004, fig. 29a.

panneaux des cuves bordelaises <sup>34</sup>, ainsi que les oiseaux, juchés sur les tiges des pampres de vigne ou associés au chrisme de ces sarcophages <sup>35</sup>. Seul le décor d'arcs de cercle formés par deux rubans au centre desquels s'inscrit une petite fleur à quatre pétales ne trouve pas son pendant sur les sarcophages du Sud-ouest.

Le *ciborium* octogonal de Mariana est un ensemble sculpté unique et exceptionnel car aucun autre mobilier paléochrétien de ce type n'est conservé en France métropolitaine. On connaît, comme le rappelle Jean Guyon, grâce aux vestiges laissés dans le sol, d'autres exemples de *ciboria* octogonaux dans un baptistère, à Genève ou Fréjus par exemple, mais leur élévation est perdue. Selon lui, ce type d'aménagement liturgique relève de baptistères épiscopaux qui ont besoin de dispositifs monumentaux au traitement souvent luxueux <sup>36</sup>.

Au terme de ce travail, il est important de souligner que l'étude de ce mobilier sculpté a eu la chance de s'inscrire dans

une approche renouvelée du site de Mariana. Confrontée aux données de l'analyse archéologique et aux études des mobiliers issus de la fouille (monnaies, céramiques...), à celle des mosaïques, elle a pu bénéficier de nouvelles datations. S'il a été établi que le *ciborium* de Mariana est très probablement contemporain de la première cuve baptismale datée des premières décennies du Ve siècle, rien ne vient contredire le rattachement du reste du mobilier liturgique à la même période <sup>37</sup>.

Enfin, l'analyse pétrographique, que le géologue Ph. Blanc a réalisé sur un échantillon de onze pièces appartenant au *ciborium*, a démontré que deux matériaux différents avaient été utilisés : du marbre de Carrare et des marbres cipolins probablement d'extraction locale (nord de la Corse, marbres de Brando et Sisco)<sup>38</sup>. Ces résultats attestent que les sculpteurs ont travaillé sur place en utilisant des matériaux d'extraction locale et d'autres issus plutôt d'importation, peut-être des remplois antiques.

<sup>34</sup> B. CHRISTERN-BRIESENICK, *op. cit.* (n. 32), n° 184 et n° 192.

<sup>35</sup> Par exemple sur le sarcophage de Bordeaux provenant de l'église Saint-Seurin de Bordeaux et conservé dans la crypte : L. VALENSI, *op. cit.* (n. 12), p. 31, n° 21.

<sup>36</sup> J. GUYON, *Les premiers baptistères des Gaules (IVe-VIIIe s.)*, Rome, 2000, p. 46.

<sup>37</sup> Nous ne pouvons pas néanmoins exclure la possibilité de reprises ou restaurations un peu plus tardives.

<sup>38</sup> L'analyse pétrographique par luminescence des échantillons de marbre menée par Ph. Blanc en 2014 a démontré que deux éléments d'architrave (fig. 10.2 et 10.11) et un chapiteau (fig. 13.2) sont taillés dans un marbre de Carrare et les 8 autres dans des marbres cipolins de Corse (fig. 10.1, 10.3, 10.9, 10.10, 10.18 ; fig. 12.1, 12.2, et 12.3).